

Carl De Keyzer

Voyage en Noir et Blanc



Jaipur, 1986

ILFORD

sa Ilford Photo nv, 39 avenue des Casernes, 1040 Bruxelles

Editorial

Photographie versus Art

Photographes (talentueux ou non, cela ne semble plus désormais avoir la moindre importance) avides de reconnaissance, de succès et autres synonymes de comptes en banque bien garnis, des horizons nouveaux s'ouvrent à vos - légitimes - besoins et aspirations.

La recette est simplissime: prenez un négatif, n'importe lequel, tirez-le (ou faites-le faire) et, c'est ici que réside la touche de génie, INTERVENEZ.

Voyez les portes qui s'ouvrent, les bouches qui béent, les yeux qui s'écarquillent, les piastres qui entrent.

Vous n'êtes pas capable d'appuyer sur un déclencheur, même d'une caméra d'enfant? Pas de problème: utilisez une image d'archive, découpez un chromo dans un magazine (ringard, c'est encore mieux) ou faites-vous aider par un assistant, votre démarche n'en sera que plus *artistique*.

Entendons-nous bien: je ne me pose absolument pas en apôtre inconditionnel d'une photographie *pure* ou vierge de toute interférence, et je n'en veux pour preuve que les choix qui ont été opérés dans Clichés depuis sa création.

La photographie éprouvait toujours quelque difficulté à faire admettre son droit de cité dans le Gotha des formes d'expression nobles. A la vérité, ce n'est pas la photographie qui doit être remise en cause, mais bien les promoteurs culturels (responsables d'institutions, conservateurs de musées, galeristes, critiques d'art, ...) trop souvent incapables de lire une image photographique.

Face à la photographie *traditionnelle*, ils sont perdus, comme autant de poules devant autant de clous. Ils manquent de références, de points de repère et sont par conséquent privés de discours. Et un promoteur sans discours, c'est pire qu'un politicien sans promesse: ils se sent

nu, mais nu...

La photographie étant aujourd'hui trop répandue, trop médiatisée pour être complètement ignorée, ces mêmes promoteurs se sont finalement sentis obligés de lui faire une petite place. N'y entendant rien, ils se sont rués comme un seul homme sur ce à quoi ils pouvaient peu ou prou rattacher - sans effort, sans adaptation, sans remise en question - leurs connaissances et/ou leur expérience, à savoir des oeuvres *mixtes* ou la parenté avec les autres arts était évidente, au moins en apparence: mixed-media, bien sûr, mais aussi pièces uniques, manipulées, formats géants, images d'installation et autres fantaisies conceptuelles. La plupart des auteurs de ces oeuvres ne se qualifient en général pas de photographes, mais bien d'*artistes utilisant la photographie* (appelons-les a.u.l.p., pour simplifier).

Le syndrome des a.u.l.p. n'est pas né d'hier, et il ne s'agit bien évidemment pas ici, je le répète, de faire le procès de tous ceux qui sortent de chez eux sans leur appareil en bandoulière. La photographie est, entre autres choses, un langage, et tous n'écrivent pas la même histoire (fictive ou non) de la même manière. Le problème, finalement, tient en un mot: sincérité. Et je soupçonne de nombreux nouveaux a.u.l.p. d'en manquer singulièrement.

Cette vogue pour la mixité constitue, de plus, un leurre. Prenons par exemple, l'exposition *Nuits Blanches* présentée aux Rencontres d'Arles, et regroupant quelques a.u.l.p. espagnols: ce qu'elle proposait n'avait rien de novateur, tout cela était très à la mode dans les années 70, la seule différence résidant dans le fait qu'aujourd'hui, on appelle ça de la photographie. Petite parenthèse toujours à propos des Rencontres: dans un de ses agendas, *Libération* ne retenait que deux expositions parmi toutes celles présentées

sous le soleil arlésien: celles de Boltanski et d'Annette Messager. Symptomatique, non?

Et l'on a beau me dire que ce *mouvement* ouvre les portes du marché de l'art à toute la photographie, je n'en crois rien. C'est, plus simplement, une situation confortable pour toutes les parties concernées (artistes, galeristes, collectionneurs et institutions), puisque "l'honneur est sauf" (le label photographie apparaît) et que les sommes brassées sont garantes de l'importance de l'oeuvre (ce qui est cher est forcément important, et vice-versa, à ce qu'il paraît) tout en assurant de jolis bénéfices.

Au contraire d'ouvrir des portes, j'ai bien peur que le tour que prennent les choses n'enferme encore un peu plus la photographie dans un ghetto dont il semble qu'elle ait tant de mal à sortir. Et ce n'est pas Catherine Mayeur qui, courageusement, ouvre une galerie à Bruxelles, qui me fera changer d'avis quand elle insiste pour que l'on ne parle pas à ce propos de *galerie de photographies* mais bien de *galerie d'art spécialisée en photographie*...

Enfin, un peu partout dans le monde, on fête en ce moment le cent cinquantième anniversaire de la divulgation de la photographie; il reste à espérer que cela aidera à faire évoluer les mentalités en même temps que cela remettra quelques pendules à l'heure.

Il serait dommage qu'un jour, on ne s'exclame devant n'importe quelle image photographique gribouillée, géante, tordue, déchirée, installée, sculptée ou estampillée *pièce unique*: "c'est de l'art", tout en regardant du coin de l'oeil une image de Gibson, de Kertész, de Drtikol ou de Bill Brandt en murmurant: "ce n'est que de la photographie".

Alain D'Hooghe